

N° HORS SÉRIE

marge brute

« On peut pas passer à côté d'un truc humain. Ou bien on passe du temps, on crée des liens, ou bien on passe à côté du truc. »*



ISSN 2496-493X F : prix libre Hors série



9 772496 493024 05001

interroger les mutations du présent



EDITIONS DU
miroir

tutoriel

Matériel : ciseaux, colle.

Facultatif : lunettes de vue, dictionnaire.

Copiez-collez et imprimez le texte de votre choix, découpez proprement en respectant les marges, collez à l'emplacement ci-après (en lieu et place de ce tutoriel), vous obtenez un journal à votre image, à diffuser autour de vous, parfaitement adapté pour votre communication, reflet de ce que vous souhaitez transmettre et de vos valeurs.

Sont compatibles : toute déclaration politique portant sur la diversité, l'universalisme, la place des femmes dans notre société (attention toutefois aux contrefaçons), tout discours d'édiles locaux ayant trait aux valeurs humanistes portées par leur circonscription et leur population, tout sermon religieux portant sur la tolérance, l'ouverture, le partage, toute publication d'une association dans le but de décrocher une subvention portant sur «les pratiques culturelles et artistiques territoriales auprès des publics empêchés», toute tribune d'un écrivain, chercheur, personnalité remarquable de la vie civile publiée au profit d'une ONG dans quelque but que ce soit (recherche de fonds compris), tout éditorial managérial vantant la force du groupe et sa cohésion; éventuellement, un gribouillage d'enfant évoquant le sujet de la migration.

Sont formellement interdits : tout texte dont les références auraient été gommées ou falsifiées, tout prosélytisme, toute annonce publicitaire.

À vous !

n° hors série marge brute

contact@editions-du-miroir.com
www.editions-du-miroir.com

**Une publication de
Editions du miroir**
15 impasse des grives - 03170 Montvicq

Directeur de publication
Philippe Busser

Responsable de rédaction
Catherine Thoyer

Responsable diffusion
Laetitia Auclair
06 77 96 83 86

Impression
Imprimerie Clerc
18206 Saint-Amand-Montrond

Rédaction
Catherine Thoyer

Photographies
Philippe Busser

Numéro CPPAP : 1117 K 93245
ISSN : 2496-493X
Parution octobre 2017
octobre 2017 — N° hors série
Reproduction interdite sans autorisation

Abonnement 1 an : 7,50 €
Abonnement soutien 1 an : 20 €
Pour s'abonner :
www.editions-du-miroir.com



L'existence du journal Marge Brute (ce hors série comme tous ses numéros trimestriels, 5 à ce jour) est le fait de la volonté affirmée d'auteurs, basée sur des rencontres fortes (à l'image des femmes de ce numéro), d'énormément de travail, de précarité et d'espoir, afin que les visions singulières, les paroles étouffées trouvent leur place dans notre monde normé. S'il vous a ému, bousculé, interpellé, il a sa raison d'être. L'abonnement, l'achat sont là pour le faire vivre.

L'édition hors série de ce journal a été rendue possible grâce à l'aide de la Drac Auvergne-Rhône-Alpes, de la région Auvergne-Rhône-Alpes, du Pays de Montluçon, de la Communauté d'Agglo de Montluçon, de la Communauté d'Agglo de Montmarault, de la Collectivité Locale d'Ébullition à Cosne d'Allier et surtout grâce à l'accueil bienveillant du Théâtre des Ilets, de sa directrice Carole Thibault et de toute l'équipe technique.



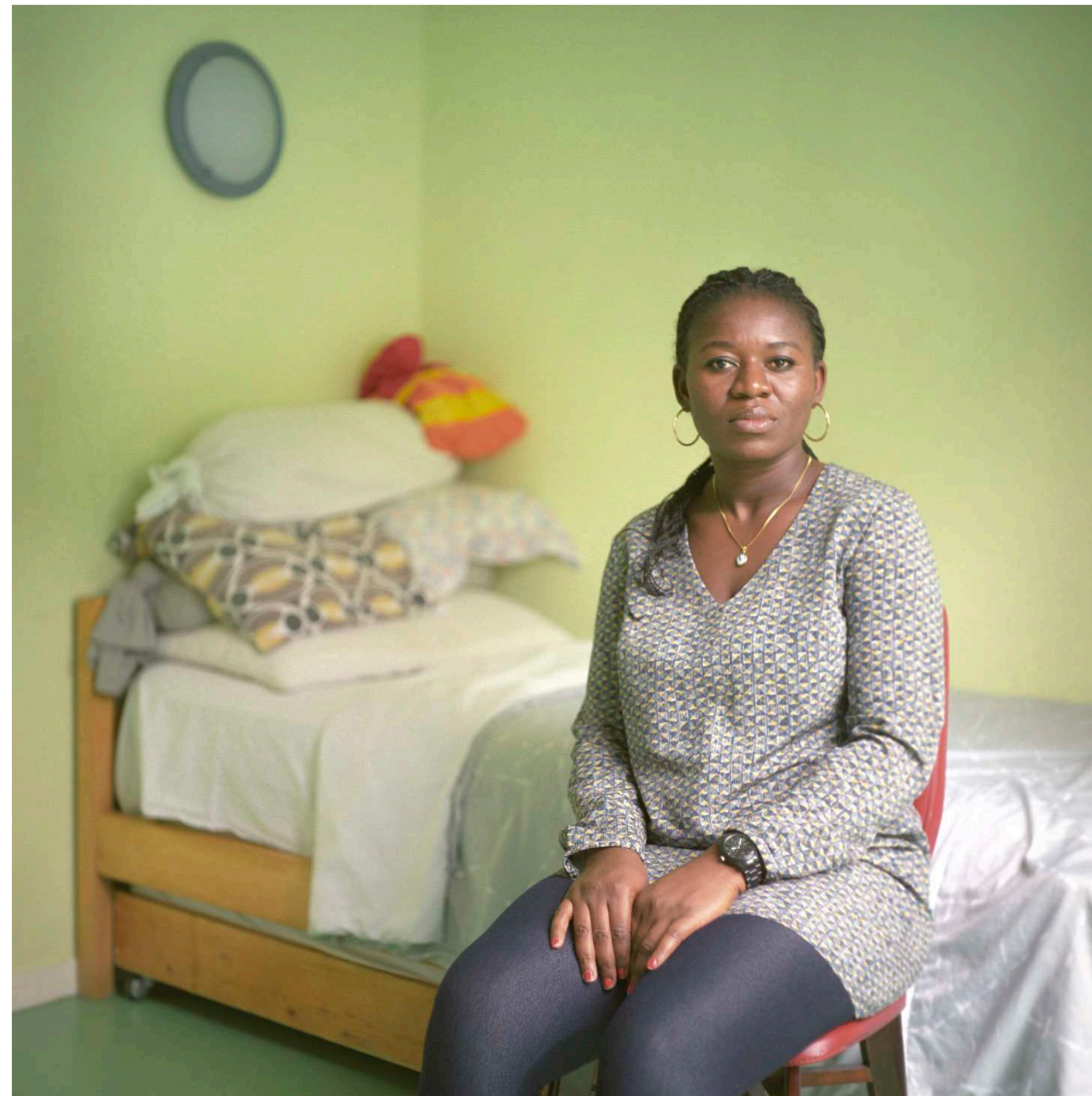
SOMMAIRE

travaux manuels - tutoriel	2
travaux pratiques - on est fières	3 à 11
grand travaux - problème	12

* Claire

on est fières

La vérité, c'est que la première séance a eu lieu dans un parc.
Nous n'en étions pas encore. Seules des bribes nous sont parvenues.
D'enfants qui jouent. De mères qui chantent. Premier envol.



I - ÇA VA VENIR

Nous conviendrons que c'est chez Claire que tout a continué vraiment.

La chorale s'appelle désormais **Rainbow International**. « Avec un nom pareil, vous avez choisi d'aller au casse-pipe. Y'a pas le choix, faut briller! »

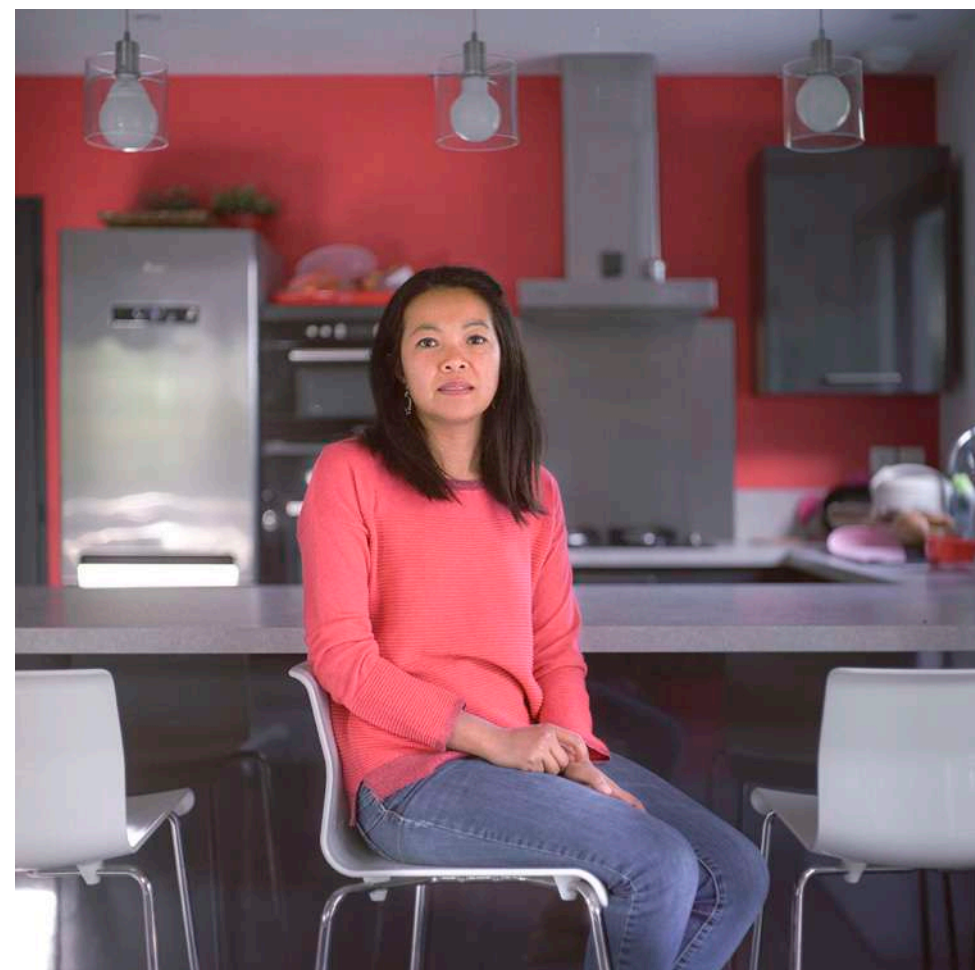
Le début, c'est une histoire de pieds nus colorés sur des tapis bigarrés dans la chaire de ce début septembre. Des petits exercices vocaux — des jeux — *deum deum tadoum doum* — on répète — on varie — on cale sa voix. Il en manque quelques-unes, on commence, pas de temps à perdre, Claire a une répétition à 4 heures, elle pourra pas traîner.

« Kaoutar, ça risque de durer longtemps, dit Claire, vu qu'elle est encore au commissariat, la pauvre. »

D'ailleurs, on l'attendra mais elle ne viendra pas.

Le portable qui sonne. Les voix s'éteignent doucement. Savoeun attend devant la salle, elle n'a pas eu le message de Claire. « On n'a pas les clés, on s'est rabattues chez moi. Je t'explique comment venir. » Toutes en cercle studieux, mains dans le dos ou tombant le long du corps. Mais les pieds, les pieds... Tour à tour tapotants, oscillants de l'un à l'autre, recroquevillés. « On est vulnérables quand on s'expose. » Carmen, c'est sur les pointes qu'elle finit son couplet.

Une entrée discrète, Savoeun retrouvée. Juste un sourire dans le regard. D'autres, retardataires. Niclette, sa fille Djamilia. Diane. Leurs voix s'ajoutant. Plus graves. Plus rauques. Claire saute d'un groupe à l'autre pour rééquilibrer.



« Ça va venir. Vos voix sont encore un peu instables. »

– Lila ? Tu peux aider ?

Lila, la bachelière, part demain poursuivre ses études à Nantes.

– C'est que, j'ai des trucs à faire... »

Elle vient quand même.

Toum toum ta doum doum.

On cherche sur YouTube la chanson de Diane. On en suit les paroles sur le papier. Carmen est curieuse.

« Ca veut dire quoi, *sola* ? »

– Viens danser, je t'emmène, viens avec moi, suis moi sur la route que je te montre.

– Tout ça ? »

« C'est une chanson en kikongo, la langue maternelle de ma province. C'est une chanson qui parle des papas, des mamas, des jeunes, des enfants. Au Congo, je n'ai plus rien. Je suis vendeuse. Les gens de l'Etat sont entrés dans ma maison, ils m'ont tout pillé : l'argent pour réinvestir, les marchandises. Ils ont dit on va m'arrêter. J'ai dû fuir. Je suis arrivée là en 2013, avec mes quatre filles. Elles font l'école et les études, l'Université, la Terminale. Elles sont déjà habituées. C'est une chanson qui dit je te montre le vrai chemin pour aller, regarde la route. Là il y a Dieu, là, il y a Satan. C'est à moi de choisir. »

Diane, elle dit surtout :

« Je ne sais pas chanter. Je ne chante que des chansons religieuses. » Et là, on se connaît à peine mais ça fait déjà marrer tout le monde.

« Si Diane ne sait pas chanter, qu'est-ce que c'est, nous ! »

– En fait, nous, on fait le chœur gospel et elle fait le chef.

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– On doit juste répéter ce qu'elle dit, tu vas voir. » Vous allez voir.

« Maintenant, on va partir sur la musique syrienne. »

– C'est très très joli, ça parle du chemin de la mer. C'est un pays très chaud. Là-bas, en ce moment, il fait 41°. La mer, c'est un rêve pour tout le monde. Ma chanson, c'est une très vieille chanson syrienne, une chanson d'amour. Elle est très difficile, même pour les syriens, la voix est haute. »

Alors on répète, répète et répète, par petits bouts, mis bout à bout sous la tranquille direction de Basila qui, soit dit en passant, se prononce *Bassila*.

« J'habite Montluçon depuis trois ans. Mon frère est médecin ici depuis 13 ans. Il a fait ses études en Syrie, il est venu travailler en France. Je suis venue avec un visa tourisme, j'ai choisi de rester loin de la guerre. Sept ans, la guerre. On ne sait jamais, après. Je travaillais comme professeur d'anglais dans une école américaine à Damas, c'est très dangereux là-bas. J'ai perdu mon travail, beaucoup de monde autour. Ma famille est toujours en Syrie, mes parents, mes sœurs, mes frères. Comme je suis toute seule, je ne suis pas mariée, j'ai choisi de rester en France, demandeur d'asile, c'est humanitaire. Je cherche du travail, prof d'anglais privé, je fais de la déco, j'ai plein d'idées. Je voulais faire une licence 3 à l'université de Clermont en littérature anglaise mais beaucoup d'étrangers n'ont pas été acceptés. C'est difficile. » Sur le tee-shirt de Basila, il est écrit : *Le vent souffle des grains de sable entre les lignes de mon roman d'été.*

« En Syrie, je chante dans l'église de mon petit village. J'ai l'habitude de chanter pour les spectacles, devant les groupes. Chrétiens, Musulmans, c'est la guerre qui a fait les choses. Me manque ma Syrie. C'était la vie. Les amis, mon travail, mon pays. C'est douloureux. Je n'ai pas de Facebook, pas de Twitter. J'en ai marre des nouvelles, des gens à la rue, des morts. Déjà, on voit ça à TF1 tous les jours. La musique, c'est facile. C'est la langue qui est la même pour tout le monde. »

Alors on chante, on chante.

Soudain, Aïcha écarte les mains comme une évidence, illuminée, réjouie. « C'est parce que je comprends. Je regarde beaucoup de films syriens. » L'arabe syrien et l'arabe libyen qu'elle connaît sont semblables.

Djamilia, la fille de Niclette nous filme avec son téléphone.

Rainbow International.

L'heure de se quitter.

« Faut que j'aille. Bisous, bisous. »

– Tu viens au concert demain de RESF ?

– C'est où ? »

Chacune s'égaie de par les rues, se raccompagne et, comme la ville est petite, on se croise à nouveau aux feux ou dans le centre-ville, affairées, reparties à notre quotidien.



II - C'EST PAS GRAVE

Il faut trouver la salle.

On s'appelle depuis le grand parking.

«Je sors, je te fais signe.» Une minuscule silhouette au loin. La salle, le Jazz Club. Coupes et trophées sur un meuble, un bar de briques, une porte *toilettes c'est ici*, une petite scène, des pupitres bricolés, un ampli, une batterie, posters Armstrong et Miles Davis, des piliers, trois au beau milieu, les boîtes alarme incendie aux normes, un porte-manteau, un lot de cintres, au gré des multiples activités, chacun laissant sa trace.

«Aujourd'hui, on va essayer de tout faire. Ça serait bien que je sois pas sur scène avec vous, au spectacle; que vous vous débrouilliez toutes seules.»

Une amie brésilienne accompagne Carmen. Ecoute, sourit, se mêle aux voix. La petite nièce de Basila, enfant sage, dessine dans sa main avec un stylo Bic. Niclette s'écarte pour faire goûter sa fille, partage. La petite lèche, au creux de sa main, le chocolat et le dessin. Rangée de spots, gélamines bleues, oranges, rouges. Néons. Radiateurs en fonte. Chet Baker. Un piano.

La chanson brésilienne, «ça vrille» qu'on dit. Trop haut. Trop bas. Il faut chercher une solution confortable, ce basculement de la mâchoire «comme parlent les bourgeois ici, ahahah, ma chère, allons prrrrendre le thé.» Essais.

Un homme entre et aussitôt ressort. Ce n'est pas ce qu'il cherche. Trompé de salle. Carmen se déconcentre.

«Trop haut, c'est trop haut.

– C'est super comme tu chantes. c'est pas grave si c'est trop juste. Y'a vraiment une émotion, on s'en fout de la technique.»

«Tout le monde connaît cette chanson pour enfants au Brésil. Finalement, je pense que, au vu des autres, je l'ai mal choisie. J'ai compris au sens de transmission. Mon papa était pianiste, dans ma famille, ils sont tous pianistes. Mon berceau était à côté du piano de mon père. Plus que mon histoire, c'est une histoire de l'univers commun. Pas très typée, pas comme la musique des origines africaines. Mais le Brésil, c'est très très grand. Là-bas, je suis journaliste, j'ai fait des études de journalisme et plasticienne, j'ai les deux casquettes. En 2001, j'ai décidé de changer complètement de vie, vivre dans le sud et travailler comme plasticienne et puis, quand mon père est décédé, c'était une période j'étais détachée de tout, c'était le bon moment pour connaître l'Europe. J'ai été prise pour un an de résidence d'artiste ici. Ça fait 15 ans. J'ai connu le papa de mes enfants et j'ai adopté Montluçon.

Je connais bien Aïcha, c'est moi qui l'ai présentée à Claire. Elle est la maman d'un copain d'école de mon fils. On s'est rencontrées à l'école. À l'époque, elle était encore logée au foyer. Je n'ai pas son histoire. J'ai beaucoup de respect pour toutes leurs histoires.

C'est surtout la force féminine. Même dans les conflits, elles sont trop fortes. Dans ce groupe-là, on sent ça. Beaucoup de force formatrice. Moi je suis arrivée avec une situation beaucoup

plus confortable. Elles ont dû, je ne sais pas où, très très profond, trouver une force pour croire dans la possibilité de s'en sortir. croire qu'on peut avoir une vie plus en paix, être actrices de cette vie.»

16 h 35, Kaoutar a surgi, son fils dans la poussette.

«Maman, dit l'enfant. Maman!
– Ça fait tellement longtemps que j'ai pas entendu ce mot, "Maman". Vingt jours que je ne l'ai pas entendu.»

Cinq enfants désormais avec les deux filles de Lorène qui s'installent, tranquilles, pour lire Picsou et puis Fares, 20 mois, qui fait le pitre.

«*Inass Inass-tilatilalala, Inass Inass-tilatilalala.*
– Il faut arrêter, Kaoutar, avec tes *tilatilalala*. Faut pas faire les instruments. Juste les paroles.»

On écoute une version nasillarde sur un portable.

«C'est dur sans la musique, parce que c'est une musique attachée avec la chanson.

– On peut pas la chanter plus bas?

– C'est des voix berbères. Elles chantent super aigu.

– Pour chanter comme ça, il me faut la montagne, il me faut les chèvres.»

«J'ai fait des études, j'ai grandi à la ville. Les vacances, je les passais à la montagne chez mes grands-parents. Ça fait un an que je suis pas repartie au Maroc. La chanson, elle parle de cette génération-là. Elle dit qu'il y a pas un ami sans intérêt. Si tu as trouvé un ami, c'est qu'il y a des intérêts derrière. Si t'as pas un pouvoir, de l'argent dans cette vie, tu peux pas avoir d'amis. *Cet ami qui est un copain, je lui donne quoi?* C'est une phrase de la chanson. En général, ce monde-là, donnant-donnant, tu peux pas avoir quelque chose sans les intérêts. La chanson, elle parle de ça. Elle dit : *la personne qui n'a rien, même la mort, elle n'en veut pas.*

Un chanson d'enfance que j'écoutais au Maroc, quand on voyageait, on l'écoutait dans la voiture de mon père. J'y ai pensé tout de suite. C'est par rapport à la vie privée. Parce que pour l'instant, je pense à des mauvaises périodes.

Mon mari supporte pas que je travaille. Je veux travailler. On divorce. Parce que j'ai resté deux ans ici, fermée à la maison, je parlais que l'arabe, je connaissais pas le français. Maintenant, la décision du juge c'est : si elle travaille, elle peut pas garder le petit, elle a pas le temps. Si elle travaille pas, elle a pas les ressources pour le garder. J'ai la garde chaque jour de repos. Parfois, le père, il refuse. L'autre fois, j'ai porté plainte. Pas la première, la deuxième, la troisième, mais la quatrième fois, j'ai dit : c'est bon. Je suis allée au commissariat. Là, j'ai ramené mon fils, ça faisait vingt jours que je l'avais pas vu. Tout le monde connaît mon histoire, ici, à Montluçon. Si je raconte que la moitié, ils vont dire : "mais pourquoi elle cache l'autre moitié?"»

Sonne le portable de Kaoutar.

«C'est ma belle-mère, plaisante-t-elle.

– T'inquiète, maintenant on est là. Si elle t'embête, tu n'as qu'à dire : "Je vais venir avec toute ma chorale."»

Des câbles roulés, un pied de micro, un xylophone sous une housse, une chaise taguée *maison des jeunes et de la culture*.



III - ON VA Y ARRIVER

On parle déjà des répétitions aux Ilets.
De la date.

« C'est le moment qu'on va caler les lumières, les musiciens.
On s'adresse à Philippe.
- Aïcha, elle aimerait bien des photos de son désert pendant sa chanson.
- Pas de problème. Ça coûte combien un billet pour le Tchad ? »
Mais aujourd'hui, Aïcha a mal au dos. Elle grimace.

« Nous, on va faire les instruments *tum-tum dodotoum tadotoum*.
- Tu auras un micro, sinon, on couvre ta voix.
- Je sais que vous comprenez rien à ce que je dis.
- Tu veux nous expliquer ?
- Pour expliquer en français, c'est dur. C'est une chanson des gens du désert qui parle de la vie. C'est une chanson du Sahara, vous connaissez le Sahara ? Je suis d'une tribu gorane, des nomades du désert qui vivent des troupeaux de chameaux, de chèvres, de vaches. Le gars chante pour une fille qui va demander sa main mais sa famille veut pas. Lui, il a commencé de chanter comme ça, dans le désert, comme elle est belle et tout. Quand j'étais petite, les gens ramènent des k7 qu'on écoute dans la radio.
- On voulait faire par des musiciens, mais si on arrive à tenir juste à la voix, ça va faire un super effet.
- Essaie ça : *toum touch toum touch*.
- Attention, Aïcha elle va commencer de pleurer. »
Aïcha, les bras croisés dans le dos. Elle est là-bas. Jusqu'à la fin.

« On se croirait direct dans le désert. Adjugé. »

- Adjugé ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ça veut dire : on garde. Tu traces, nous, on fait ça. Tu nous feras signe pour la dernière phrase qu'on sache qu'on va baisser la voix. Ca va être trop beau. »
Aïcha ne tient plus debout.

« Tu peux t'asseoir si tu veux.
- Oh, oui !
- On enchaîne parce que après, elle doit aller chez l'osthéo.
- On fait quoi ? La p'tite chanson ? Allez, on fait la p'tite chanson de Lorène. »
Qu'est-ce qu'elle a, mais qu'est-ce qu'elle a donc, ma p'tite chanson ?

« J'ai rien à dire en fait, par rapport aux autres, à leur histoire. C'est juste une rencontre. Avec Claire, on a travaillé ensemble au collège. Je suis prof de français. Avec ma classe de 5^e, elle a inventé une chanson à partir de ce qu'ils ont écrit, la transmission de recettes par les parents, comment ça constitue une culture, riche en émotion. Les enfants ont du mal à parler de ça au collège. Ils étaient gênés, surtout les garçons. Écrire, ça a été. Mais chanter, il y en a qui ne sont pas venus. À 12, 13 ans, ils sont souvent comme cela. On va chanter avec eux, ceux qui viendront. Dès que j'en vois un dans la cour, je dis : "alors, tu viens ?" »
Qu'est-ce qu'elle n'a, mais qu'est-ce qu'elle n'a plus, ma p'tite chanson ?

« Ça m'intéressait de chanter avec des femmes, je pensais pas qu'il y aurait un spectacle. Ma chanson, j'ai pas réfléchi. Une chanson que j'ai apprise quand j'étais petite, à la chorale, vers 8 ans. Je la chantais à ma mère. Elle me disait toujours que je chantais faux. C'était peut-être une époque où on se parlait encore. J'avais des choses à lui dire. »

Ces chansons qu'on a choisies, elles donnent de l'énergie. J'ai remarqué que ce sont souvent des chansons d'amour, de couple, alors que ce sont des chansons pour enfants. »
Mais qu'est-ce qu'elle a, ma p'tite chanson. Qui n'te plaît plus ?

« Allez Une Deux Trois, Deux Deux Trois ! »
- J'ai pensé faire par groupe de deux ou trois.
- On fait comment ? Qui ?
- Vous, vous prenez la première phrase, vous la deuxième, la troisième... Nous, on va dehors pour répéter la deuxième voix. »
Par la porte, on entend les autres. Ça se dissipe ici. Kaoutar remet tout le monde en rang. « Allez, on reprend. »
Ma p'tite chanson là. Ma p'tite chanson là-bas. Pour la première fois, ça cacophone.

« Claire, tu me fais une punition ou quoi ? Tu me mets avec Aïcha. Elle comprend rien, la pauvre.
- Ah ! Si c'est comme ça, je ne veux plus ! Je ne chante plus !
- Aïcha, fais pas ça. Fais pas ta tête de mule, s'il te plaît, Aïcha.
- Et bien, moi non plus, je ne veux plus vous voir. Je ne veux plus chanter ici. C'est fini ! »
Aïcha s'est assise, la tête entre les mains. Kaoutar a attrapé son sac, est sortie. Alors Claire a couru à droite, à gauche : « Faites pas ça, les filles, faites pas ça. »
Elles ne l'ont pas fait.

C'est Kaoutar qui s'explique.
« Parfois, Claire, elle dit : "C'est quoi cette voix de chèvre ? Ou de coq ?" Je me vexe pas. Aïcha, elle a mal compris. Elle dit en arabe : "Parce que je sais pas lire, tu m'as rabaisée !" Moi, j'ai pas fait exprès pour rigoler. Ça m'a blessé. Aïcha, elle est sensible. J'ai jamais cru, un jour je rabaisse Aïcha. Aïcha, le premier jour du Ramadan, on a mangé chez elle. Je la connaissais pas, elle m'a invitée comme ça parce que je suis venue avec des amis à elle qui parlent arabe. Après, je vais chez elle souvent, au lieu de faire boulot-foyer, je passe chez elle parce que au foyer, quand tu finis le boulot à 14 h 30, tu peux pas rentrer, dormir, te doucher. Les clés des chambres, c'est donné à 17 h. Le 2 juin, c'est la première conciliation de mon divorce. J'ai peur d'y aller toute seule, j'ai peur que mon mari, il vient avec toute sa famille. Aïcha peut pas venir, mais elle dit : "J'appelle une femme qui part avec toi." Claire est venue. Avant, au foyer, elle est restée une demi-heure, je lui raconte tout, voilà, voilà, voilà, voilà.
Petit à petit, je connais Claire, je connais Aïcha. Même pas une heure après qu'on s'engueule, Aïcha m'a appelé : "Est-ce que vendredi, tu peux garder mes enfants ?" Mon petit, il est tout seul avec moi, alors moi aussi, j'ai besoin de ses enfants.
- Avec plaisir, je garde tes enfants. Ils jouent ensemble. »

Inass, Inass tilatitatala Inass Inass.

IV - ON ESSAYE

« C'est beau d'entendre tous ces accents, le français qui prend des couleurs. »

« Le 29 et le 30, on a le théâtre pour s'habituer à la scène. Le 6, on répète avec tout le monde. Le 7, c'est le spectacle. - On devrait en apprendre quelques-unes par cœur.
- Ça serait bien qu'on révise le truc cambodgien parce que notre accent, c'est pourri.
- Vas-y Savoeun, à toi. Fais très doucement. »

« Une maman dit à sa fille "garde ces grains de riz, il ne faut pas que les oiseaux viennent les manger, ne pars pas ailleurs, ne baille pas". Elle n'a pas bien surveillé, les grains sont mangés par les oiseaux. "Pardonne-moi, dit la fille, c'est parce que je suis un peu petite". C'est l'histoire des cambodgiens. La culture du riz, la responsabilité qu'on donne aux enfants assez tôt, ils participent au quotidien.

Je suis née au Cambodge. Mes parents sont des réfugiés politiques. Je suis venue en France à l'âge de trois, quatre ans. En 83, 84, ma famille a fait 100 kilomètres à pied pour passer la frontière, pour un camp de réfugiés en Thaïlande, on est restés 1 an ou 2, ils ont obtenu le statut de réfugié politique. Dans les pays d'accueil France, USA, Canada, Australie, il fallait faire un choix. Ma mère a choisi la France. Elle ne savait parler que deux ou trois mots français. Tout ce parcours du Cambodge à la France, je n'ai aucun souvenir de ce que je raconte. Ce sont des témoignages de ma tante, ma mère, mon grand-père. »

On achoppe sur les prononciations. « Désolée... »
Patiemment, Savoeun répète.
« C'est plus dans le nez. Ce sont des sons qui n'ont pas d'équivalence en français. Les gens n'entendent même pas la subtilité.
- L'arabe, c'est plus facile. »
On corrige sur la feuille à partir du syllabique. On tâtonne.
« Refais très doucement s'il te plaît.
- Et si on faisait chacune notre tour ?
- Oh, non ! »
Unanime.

« Je suis naturalisée française. Physiologiquement, je suis pas européenne. J'ai gardé un accent, mais pratiquement je n'ai vécu qu'en France. J'ai fait toutes mes études à Dijon, depuis l'école maternelle jusqu'à la faculté. Par rapport aux autres, j'ai senti... je suis plus distante. Même si c'est complètement différent, aux cambodgiens, ça leur rappelle leur périple. Dans le regard, cette incertitude. On quitte pas sa famille, ses origines comme ça. Ça me permet de renouer avec mes origines, mon pays natal, transmettre à mes enfants. Je suis arrivée à un moment de ma vie où il ne faut surtout pas oublier. »

Sonne le téléphone de Claire. C'est Kaoutar.
« J'ai oubliééééééééé. J'arrive ! »

« Moi je m'emmerde pas à faire un calendrier parce que les filles, elles ont des trucs qui bougent tout le temps. »
Les trucs qui bougent : les rendez-vous à la CAF, le travail, les cours de français, une convocation au tribunal, l'avocate, la sortie de l'école.

Il s'agit d'établir un ordre pour le spectacle. Éventuellement, incorporer une petite introduction quant à la chanson. « La chanson du Cambodge et puis celle de Carmen.

- Faudrait pas endormir les gens tout de suite.
- Alors celle de Diane en deuxième.
- Celle d'Aïcha au milieu parce que ça va vraiment mettre une autre ambiance.
- Tu voudras dire quelques mots sur ta chanson ?
- Je dis à qui ? À tout le monde ? Faut appeler une ambulance, qu'elle se tient là, parce que PLOUM ! Je vais tomber...

- Peut-être Niclette qui est très à l'aise avec le public, elle peut expliquer pour nous ?
- Vous allez voir, répond Niclette, comment je vais déformer vos histoires... »
Eh Yaweh, eh yaweh kumama.
Eh Yaweh, eh yaweh kumama.

« C'est juste les paroles que je chante. Vous, vous répondez *kumama*. Moi, je fais ce que je veux.
- Niclette, elle chante pour elle.

- *Eh Yaweh*, c'est comme t'entends, comme t'écris. Je suis née dans une famille chrétienne. Cette chanson, c'était dans les moments très très difficiles de ma vie, j'ai chanté ça. »

« J'étais une jeune fille, j'avais 13-14 ans, j'étais très malade. J'avais des ganglions, j'étais déformée. Ils ont dit que c'était des infections. L'opération, le médecin avait peur que ça rate. Il fallait rester comme ça. J'ai prié, prié, prié et c'est parti, guérie. Par la prière,



ça a diminué tout seul et c'est disparu. Cette chanson, c'est ma façon de remercier Dieu. Quand j'ai des douleurs, je suis pas bien, ça lui dit : *il est grand*. C'est une chanson de l'adoration. Tu as créé le ciel et la terre à qui pourrais-je te comparer? Je prie en chantant.

J'ai une enfant, Djamilia, son papa est français, d'origine congolaise. Il l'emmène en France pour qu'elle a un avenir meilleur, mais, en fait, il ne la scolarise pas. Moi, au Congo-Kinshasa, mon conjoint est accusé d'être un rebelle par le gouvernement. Ils sont venus chez moi, il a fui, ils ont tiré, ils l'ont tué dans le dos. Moi j'ai attrapé un militaire, "pourquoi vous avez fait ça?". Ils m'ont battue, je me suis retrouvée à l'hôpital. Mon frère a préparé le voyage pour que je quitte le pays. Je suis arrivée en France le 29 août 2014. Avec Djamilia, c'était la misère. L'administration ne reconnaît pas ma situation. Je suis sous le coup d'une OQTF — Obligation de Quitter le Territoire Français. Quand j'étais seule, c'était vraiment le malheur. Là, je suis avec RESF. Ils m'ont aidé à faire un recours. Le préfet a dit je suis pas assez intégrée. Qu'est-ce que je peux faire? Tu peux rien faire. Djamilia, elle va à l'école, elle est intelligente, ça fait du bien, grâce à Dieu. Il y a tout de même des moments de joie, quand je me réveille, les week-ends, je chante, je chante. Mes voisines au foyer me disent : "Aujourd'hui, tu as fait beaucoup de bruit dans ta chambre." C'est pas méchant, c'est juste qu'elles m'ont entendue. Claire a dit : "Faut qu'on chante. On invite le Préfet. Ils vont voir, ces gens-là, qu'on n'est pas des brigands, des malfaiteurs." »

Fabien, le guitariste arrive. Il écoute, note, fait ses grilles d'accords et il se glisse derrière chaque chanson, presque naturellement. C'est comme s'il avait toujours été là. « C'est lui qui va nous accompagner. Il est trop fort.

– Niclette seule et les autres au chœur. *Kumama!*
– Niclette, elle essaie à tout.
– Quand il faut qu'on fasse les *kumama*, fais un geste. Entraîne-toi.
– Je suis pas sage, je change les paroles. »
Pour la première fois, à la fin de la chanson, on s'applaudit. On rit. Le plaisir a surpassé la tension.
« Les chansons des autres, elles nous accompagnent tout le temps. Elles réparent. » (Lorène)

V - ÇA VA ETRE BEAU

*La magie de la cuisine.
Manger rêver partager.
les deux mains dans la farine.
Goûter aimer mélanger.*

« Les collégiens vont descendre pour chanter leur morceau et on va les accompagner. C'est eux qui l'ont écrit.
– Est-ce que vous vous rappelez les groupes?
– J'étais avec Diane.
– Mais non, Carmen.
– Carmen était avec vous. Moi j'étais là.
– Alors toi, tu étais avec nous.
– Pffff. »

Niclette est venue à pied avec Djamilia.
« C'est loin. »

Aïcha n'aime pas répéter les mardis. « Je travaille l'après-midi. J'arrive juste. Je suis fatiguée. »

« Tu vas voir, c'est un grand théâtre.
– Je croyais que c'était ici.
– Non, non. C'est en face, là-bas. Il y a des milliers de places. Il va y avoir des projections de films faits par les élèves, du théâtre avec les migrants et les retraités et quand c'est fini, c'est à nous. »

*C'est ta langue maternelle.
Ses accents sa musique sa douceur.
Une terre de lait et de miel.
Une chanson est transmise avec le cœur.*

« J'ai peur. On va prendre le micro, on reste comme ça, à côté, toi, Claire, tu vas expliquer, mais nous, qu'est-ce qu'on va faire? – Je fais pas moi, sauf si je vois que c'est trop fragile. Mais je serais super contente que vous chantiez sans moi.
– Sans toi?
– Il va y avoir des musiciens live, des supers musiciens. On va travailler les arrangements un peu à l'avance. Un percussionniste, un joueur de kora, une accordéoniste, un guitariste. On a trois séances de répétition dans la salle.
– Le soir, tout le monde va faire comme ça : Non! J'y vais pas, ah là là!
– Habillez-vous comme vous vous sentez belles. Ce qui est important, c'est que vous vous sentiez bien, que vous vous sentiez belles. »

Viendra le spectacle. Les paillettes. Les belles robes. Les congratulations et les remerciements. Des pleurs. Plein de rires. Pourquoi pas, un évanouissement, un mari jaloux. Du champagne tiède. Des serrages de mains, des cirages de pompes. Un discours, un discours! Le trac. Les félicitations. La bonne conscience. Des personnalités. Toute cette lumière. Une salle bondée, on refuse du monde. La famille, toute la famille. « On est fières. »
*Un endroit tout chaud dans ton cœur.
Un air qui ravive tes souvenirs d'enfant.
Les terres les pays les êtres aimés.
Sont tous convoqués là comme des revenants.*

« Pourquoi c'est pas dans ton journal, tout ça? – Pour en laisser un peu aux autres. » ■



Basila, Kaoutar, Niclette,
Savoëun, Carmen, Diane,
Lorène, Aïcha et Claire.

D'une oreille à l'autre, « moins t'as d'à priori, mieux ça passe ».

www.editions-du-miroir.com

Un voyage sonore
à écouter là



problème

Soit autant de bouches qu'il se trouve d'humains,
combien faut-il de bras pour nourrir toutes ces bouches ?

Sachant qu'une bouche convenablement et quotidiennement nourrie se transforme à son tour en bras capables de nourrir d'autres bouches et, à condition de ne pas épuiser ces bras, devient bouche qui parle, tête qui pense (quoique bras épuisés donnent tout autant de bouches qui crient, têtes qui pensent), toutes ces têtes rassemblées, constatons qu'elles donnent à penser à d'autres. Qu'elles entraînent jambes qui marchent, deux par bouche en général. Et nous voilà parmi toute cette bruyante, mouvante énergie de l'espoir, parmi ces bouches, ces têtes, ces bras, ces jambes qui chantent, vibrent. Existents.

Rassemblons autant d'oreilles, deux par tête, pour les entendre. Des mains pour applaudir. Deux également. Mais, parmi ces mains, combien par habitude ? Par bonne conscience ? Par abonnement ? De là s'écroule notre calcul, car, dès lors, à quoi servirait-elle, toute cette énergie libérée, sinon seulement à conforter ? À distraire ? Alors, comptabilisons aussi toutes celles (les mains) qui n'applaudiront pas, non par impolitesse : par défaut de présence. Celles qui n'auront pas été conviées, soit qu'on n'y ait pas songé, soit qu'on ait estimé la partie inutile avec celles-là. Et parmi celles susceptibles de venir un jour, ou que nous venions à elles,

combien qui n'en ont conscience, qu'elles soient elles-mêmes occupées à nourrir d'autres bouches, mains pendantes au bout de leurs bras épuisés, et que leurs têtes soient à penser qu'elles n'ont rien à faire là, comme nous pensons que nous n'avons rien à en faire...

Que faire ? Peut-être, face aux, de ci, de là, *volontés simplificatrices* à l'œuvre, persister à dire que toute cette complexité du monde n'est pas le véritable problème. « Additionnez. Ne divisez pas.* » ■

*René Char, poète combattant, Feuillettes d'Hypnos 1943-1944

